

D1

3328 h

108940









1521.

Leltzku





00 Ho  
and. iduss. Genève; Pellot 1767  
DL 17 13 (1714)

Pass. Ch. Sim. Fardart  
et  
l'abbé C. H. de Boisenon

Tab.

C. S. Rés. uf. 3495 (es)



LA FÉE URGELE,  
O U  
CE QUI PLAIT AUX DAMES,  
COMÉDIE  
EN QUATRE ACTES,  
MESLÉE D'ARIETTES;

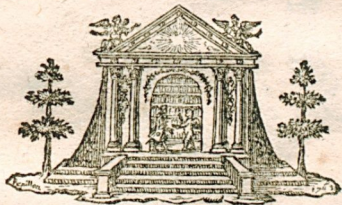
Représentée devant LEURS MAJESTÉS;  
par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi,  
à Fontainebleau, le 26 Octobre 1765.

*Et à Paris le 4 Decembre suivant.*

---

Le Prix est de 30 sols avec la Musique.

---



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous  
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

---



---

Les Paroles sont de MM. \*\*\*

La Musique de M. DUNI, Compositeur de  
Musique & Pensionnaire de feu Son Altesse  
Royal L'INFANT DON PHILIPPE,  
Duc de Parme, &c. &c.





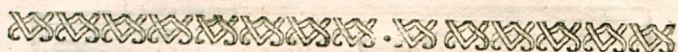


ÉPITRE  
AUX DAMES.

C E qui vous plaît, c'est de regner sur nous ;  
Vous préférez ce bonheur à tout autre.  
J'en connais un bien plus doux que le vôtre ;  
C'est le plaisir de se soumettre à vous.







## ACTEURS DE LA PIECE.

LA FÉE URGELE, MARTON,	}	La Dlle. la Ruette.
ROBINETTE, THÉRESE, <i>Bergère</i> ,		
UNE VIEILLE, LE CHEVALIER	}	La Dlle. Favart.
ROBERT,		
LAHIRE, <i>Ecuyer de Robert</i> ,		Le St. Clerval.
LA REINE BERTHE,		Le Sr. Caillot.
DENISE, <i>Villageoise</i> ,		La Dlle. Desgland.
L'AVOCATE GÉNÉ- RALE de la Cour d'A- mour,	}	La Dlle. Catinon.
VIEILLES CONSEIL- LERES de la Cour d'Amour.		
L'HUISSIÈRE,		Les Srs. Chanville & Baletti.
PHILINTHE, <i>Berger</i> ,		La Dlle. Léonore.
LICIDAS, <i>autre Berger</i> ,		Le Sr. Lobreau.
LISETTE, <i>Bergère</i> ,		Le Sr. Beaupré.
LE GRAND VENEUR,		La Dlle. Adélaïde
SEIGNEURS, DAMES & VARLETS de la Suite de la Reine BERTHE.		Le Sr. de Hesse.
PLUSIEURS CONSEILLERES de la Cour d'Amour & de Beauté.		
NYMPHES, Suivantes de la Fée URGELE.		
CHEVALIERS ERRANS, amis de ROBERT.		





LA FÉE URGELE,  
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Paysage des plus agréables. On voit  
dans l'éloignement le Palais du Roi DAGOBERT.*

SCENE PREMIERE.  
MARTON, ROBINETTE.  
MARTON.

**I**L a pris le sentier qui conduit en ces lieux;  
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.  
Quel est votre dessein ?

MARTON.

Eh! peux-tu t'y méprendre ?  
Robert est l'objet de mes vœux.

A



## LA FÉE URGELE,

ARIETTE.

Non, non, je ne puis me défendre  
 D'aimer ce généreux Guerrier.  
 Ah ! si son cœur devenait tendre . . . !  
 A son sort je veux me lier.  
 Ne détruis pas mon espérance ,  
 Je puis triompher en ce jour.  
 Richesse , honneur , grandeur , naissance ,  
 Tout disparaît devant l'Amour.

ROBINETTE.

Quoi ! vous pensez à l'épouser ?

MARTON.

J'y pense.

ROBINETTE.

Mais songez-vous à la distance ?....

MARTON.

L'Amour n'en connaît point : non, l'Amour a ses  
 droits.

ROBINETTE.

Madame . . . .

MARTON.

— Observe le silence ;  
 Je pardonne ce mot pour la dernière fois.



COMÉDIE.

3

ROBINETTE.

Mais sous cet habit villageois....

MARTON.

J'en aurai plus d'honneur, si j'ai la préférence.  
Ce Chevalier Robert, si fier de ses exploits,  
Je veux le soumettre à mes loix :  
Je prétends plus encor ; éprouver sa confiance,  
Le rendre digne de mon choix.  
Employons l'adresse, la ruse :  
Qu'il soupçonne un rival,

ROBINETTE.

Ces détours sont adroits.

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,  
L'Amour me servira d'excuse.

ROBERT, *sans être vu.*

La Hire !

MARTON.

Paix ! j'entends sa voix.

ROBERT.

La Hire !

LA HIRE, *sans être vu.*

Monseigneur.

A ij



## SCÈNE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE, MARTON,  
ROBINETTE.

(*Robert paraît sur son cheval dans le fond  
du Théâtre ; il descend , donne sa lance à  
la Hire.*)

ROBERT.

**L**A Hire,  
Attache mon coursier à l'un de ces ormeaux ;  
Le charme de ces lieux m'attire ,  
Et la douceur de l'air qu'on y respire  
M'invite à jouir du repos.

MARTON.

Éloignons-nous pour paraître à propos.





## SCENE TROISIEME.

ROBERT *seul.*

A R I E T T E.

**L**A noble chose  
Que d'être Chevalier !  
On prend la cause  
De l'Univers entier.  
On ne s'arme que pour la gloire,  
On répare les torts,  
On n'aspire à la victoire,  
Que pour venger les *Faibles* des *Forts*.  
La noble chose, &c.

D'un bras puissant,  
On soutient l'innocent,  
On le défend  
Contre un tyran,  
Un brigand,  
Fût-ce même un Géant.  
Un cœur  
Plein de valeur,  
Un cœur  
Qui suit l'honneur,  
Goûte les fruits  
De ses travaux,  
Reçoit le prix  
Que mérite un Héros.  
La noble chose, &c.

A iij



## SCENE QUATRIEME.

ROBERT, LA HIRE, *avec un colletin de  
Pelerin, & une gourde à sa ceinture.*

LA HIRE.

SIRE Robert, mon bon, mon très - cher  
maître,  
Vous reprenez haleine en ce séjour champêtre;  
Il faut que vous soyez bien las!  
J'en suis ravi.

ROBERT.

Pourquoi?

LA HIRE.

C'est que je m'aime:  
Quand je suis fatigué, si vous ne l'êtes pas,  
Vous avancez toujours d'une vitesse extrême;  
Vous prenez le galop, quand je me traîne au pas.  
C'est vainement que mon dépit éclate;  
Vous partez le matin, vous arrivez fort tard,  
Et vous n'avez aucun égard  
Pour une santé délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié!

LA HIRE.

Un voyage si long m'a fondu de moitié;  
Mais cet endroit me plaît, son aspect me délasse.



La belle vue ! on voit à découvert  
Le Palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince ! il faut le mettre dans la classe  
Des Rois aimés de leurs Sujets :  
De mortels comme lui , la Nature est avare.  
En Italie on voit des monumens parfaits ;  
Mais un Monarque aimé , que la sagesse pare ;  
Est un trésor plus précieux , plus rare :  
Son Royaume animé par ses adorateurs ,  
Tenant tout son bonheur des vertus d'un seul  
homme ,  
Ne porte point envie aux raretés de Rome ;  
L'une fixe les yeux , l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au Ciel , nous voilà revenus de nos courses.  
Il était tems , ayant épuisé les ressources :  
Votre armure , votre cheval ,  
Vingt écus dans votre valise ,  
Voilà tout votre capital ;  
Car dans ces maudits tems de crise ,  
L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens....

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIRE.

Je suis las du service , & je voudrais , ma foi ...

ROBERT.

Peux-tu , dégoûté de la gloire ,  
Te détacher du char de la victoire ,

A iv



8 LA FÉE URGELE,

Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi ?  
Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi.

LA HIRE.

Vous voyez tout en beau ; mais fans en faire  
accroire,  
De ce maudit métier , je vais conter l'histoire.

ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux,  
Sans un instant de repos ,  
Errant ,  
Courant  
Les aventures,  
Du froid , du chaud  
Il faut essuyer les injures ;  
Faire des défis ,  
Exposer sa vie :  
Voilà les profits  
De la Chevalerie.

Trouver un Objet friand ,  
N'oser baiser que son gant ,  
Rien que son gant ;  
Sans pain ,  
Sans vin ,  
Vivre de gloire ;  
Passer chaque nuit  
Sans lit ,  
Et tout le jour sans boire ;  
Trouver son bien pris  
Et sa douce Amie ;  
Voilà les profits  
De la Chevalerie.



## COMÉDIE.

9

ROBERT.

Va, j'en crois mes pressentimens ;  
 Mon ami la Hire, & j'augure  
 Qu'avant qu'il soit très-peu de tems,  
 Il pourra m'arriver quelque heureuse aventure.

( *D'un ton vif, mais mystérieux* ).

J'ai déjà vû, dans ce canton,  
 Certaine *Bachelette*.... \*

LA HIRE.

Bon!

ROBERT.

Avec un regard tant modeste !  
 Tant doux ! son œil est si fripon !  
 Sa taille tiendrait là.

LA HIRE.

Son âge ?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE,

Peste!

Ah ! Monseigneur....

ROBERT.

Sa jambe fine &amp; leste...

LA HIRE.

Ah ! Monseigneur....

ROBERT.

Un Pied mignon....

\* *Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer, & d'environ quinze à seize ans. Dans notre siècle on commence plutôt, & ce terme est à présent hors d'usage.*



10 LA FÉE URGELE,  
LA HIRE.

Fort bien.

ROBERT.

Et des graces naissantes. ...  
Elle cueillait des fleurs sur le bord d'un ruisseau ;  
Ses charmes , ses attraits se répètent dans l'eau. ...  
Ses vêtemens légers ... ses tresses voltigeantes....

LA HIRE.

Je vois .... je suis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage ;  
Mais se déroband à mes yeux ,  
Elle a laissé dans mon cœur son image.  
Je reste ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.

Et vous l'aimez déjà ?

ROBERT (*légerement*).

C'est une fantaisie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagne ?

ROBERT.

Oui.

LA HIRE.

Jolie ?



COMÉDIE.

II

ROBERT *indifféremment.*

Oui.

LA HIRE *vivement.*

Jolie !

Ma foi, demeurons en ces lieux.

ROBERT.

C'est mon dessein ; délace mon armure.

LA HIRE.

Asseyez vous sur ce banc de verdure.

---

SCENE CINQUIEME.

MARTON, ROBINETTE.

*Les Auteurs précédens.*

*Tandis que ROBERT & LA HIRE se retirent  
d'un côté dans le fond du Théâtre, MARTON  
& ROBINETTE, s'avancent de l'autre.*

MARTON *ayant devant elle une  
corbeille remplie de fleurs.*

ARIETTE.

**J**E vends des bouquets,  
De jolis bouquets,  
Ils font tout frais.

[ *bis.* ]

Hâtez-vous d'en faire usage ;  
Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.



## LA FÉE URGELE;

C'est l'image  
 D'un Objet charmant ;  
 C'est l'hommage  
 D'un tendre Amant.  
 Hâtez-vous d'en faire usage ;  
 Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets , &c.  
 Si-tôt qu'on voit la fleur nouvelle ,  
 Il faut promptement la cueillir ;  
 Fraîcheur d'amour passe comme elle ;  
 Il n'est qu'un tems pour le plaisir ;  
 Hâtez-vous d'en faire usage.  
 C'est la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets , &c.

*Pendant cette Ariette , la Hire délace le  
 Heaume \* , & l'armure de son Maître.*

*Et comme dans cet office , il est obligé de  
 tourner le dos à Marton , il empêche Robert de la  
 remarquer d'abord.*

LA HIRE *en se retournant.*

Ah ! les gentilles pastourelles !

ROBERT *se levant.*

La voilà.

LA HIRE.

Les voilà ?

ROBERT.

Où vraiment , ce sont elles.

---

\* Armes ou Casque.



## COMÉDIE.

13

ROBINETTE *bas à Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON, *bas à Robinette.*Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez-tôt à la Ville ?

Tu ne marchas jamais aussi légèrement,  
Marton.

MARTON.

Je suis une fois plus agile,

Lorsque mon cœur a du contentement,  
Tu sçais que j'ai chez nous une affaire pressée ;  
Ce soir, avec Colin, je ferai fiancée.*( Ici Robert marque de l'inquiétude. )*

Quand j'aurai vendu mes œilllets,

Je partirai l'instant d'après

Pour regagner notre demeure ;

Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit :  
Colin m'attend.ROBERT, *d'un ton de jalousie.*

Colin !

MARTON.

Colin.... Cela suffit ;

Sije puis avancer mon retour d'un quart-d'heure,  
N'est-ce pas faire du profit ?ROBERT, *en s'approchant de Marton.**( Haut. )*

Je trouve ce Colin un heureux personnage.

LA HIRE.

Et vous voudriez bien rompre son mariage ?



## LA FÉE URGELE,

ROBERT.

Oui ; je donnerais tout mon bien...

MARTON.

Comment ! vous écoutez les filles ?

ROBINETTE.

Ah ! Monsieur, cela n'est pas bien ;  
C'est découvrir les secrets des familles.

ROBERT.

Je voudrais que Marton pût se douter du mien.

LA HIRE.

Sa compagne, Monsieur, n'est pas moins merveilleuse.

Ce petit minois-là n'a pas un seul défaut.

ROBINETTE.

N'approchez pas, je suis peureuse.

LA HIRE.

En ce cas-là, je suis ce qu'il vous faut.

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre est heureuse.

MARTON.

Ah ! Robinette, hélas ! je prévois nos malheurs.  
Ces Messieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,  
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'est mal nous connaître.



## LA HIRE.

Portez sur nous des jugemens meilleurs :  
 Mon maître me ressemble , & c'est un honnête  
 homme.

Nous trouvons tous les deux vos charmes en-  
 chanteurs ;

Nous nous y connaissons, nous revenons de Rome,  
 Et nous sommes deux Amateurs.

## ROBINETTE.

Je ne sçais pas , Monsieur , ce que vous voulez  
 dire.

## MARTON.

Retirons-nous.

## ROBERT.

Demeurez un moment.

## LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

## ROBERT.

Parlons un peu de votre Amant :

C'est quelque garçon de village ?

Vous méritez un fort mille fois plus heureux.

## MARTON.

Non , Colin remplit tous mes vœux :

Nous sommes pauvres ; mais travailler nous  
 soulage ;

Le travail est notre héritage ;

Il nous suffit ; nous jouissons du jour ;

Nous avons l'appétit , le sommeil & l'Amour.

## ROBERT.

L'Amour !



## LA FÉE URGELE,

LA HIRE.

L'Amour!

ROBINETTE.

En faut-il d'avantage ?

LA HIRE.

Ce mot est d'un heureux présage.

*( A Robinette. )*

Et vous aimez aussi ?

ROBINETTE.

Non ; mais j'aurai mon tour.

MARTON.

ARIETTE.

Ah ! que l'Amour

Est chose jolie !

Avec l'Amour ,

Toute la vie

Passe comme un jour.

Sur l'épine fleurie ,

Tous les oiseaux d'alentour ;

Dans leur douce mélodie ,

Répètent tour-à-tour :

Ah ! que l'Amour

Est chose jolie ! &amp;c.

Si je dors , il me réveille : *(bis.)*

Attentif à mon bonheur ,

Il vient avec douceur

Me dire à l'oreille :

Ah ! que l'Amour , &amp;c.

ROBERT.



ROBERT.

Vous me faites penser de même ;  
 Belle Marton ; il ne faut que vous voir  
 Et pour sentir & pour sçavoir  
 Qu'on n'est heureux que lorsqu'on aime !

LA HIRE à *Robinette.*

Je vous en dis autant.

MARTON à *Robert.*

Ne nous arrêtez plus !  
 Colin compte le tems quand je le fais attendre ;  
 Quand je ne le vois point, mes momens sont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage :  
 Je prends tous les bouquets, & c'est votre  
 avantage ;

Je vous en promets vingt écus ;  
 Pourvû que vous donniez un baiser par-dessus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez. . .

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embrasse.

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MARTON.

Oh ! finissez.

B



18 LA FÉE URGELE,  
ROBINETTE.

(Après avoir reçu le baiser.)

De grace....

MARTON.

Ah! vous renversez mes œillets,  
Et vous marchez dessus.

ROBERT.

Paix, paix!

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets étaient à ma mere,  
Et mon panier en était plein;  
Mais hélas! comment vais-je faire?  
Le baiser était à Colin.

(Pendant cette ariette la Hire & Robinette ramassent  
les fleurs & les remettent dans le panier.)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.

LAHIRE.

Ah! Monseigneur, alerte, alerte;  
Votre cheval s'enfuit par ces guérêts.

ROBERT.

Vîte, vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus....

ROBERT.

Ma valise....

MARTON.

Il me quitte!

C'est le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.  
Robert ne peut éviter ma poursuite,  
Et je saurai bientôt le retrouver.



## SCENE SIXIEME.

MARTON, ROBINETTE.

( On entend le Chœur suivant qui se chante  
d'abord derriere le Théâtre. )

## LE CHŒUR.

AH! que le tems, que le tems est beau!  
Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à Poiseau!

MARTON.

La Reine Berthe en ces lieux vient se rendre:  
J'ai mon projet; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah! le pauvre Robert! Vous allez l'accuser?

MARTON.

C'est un moyen pour l'époufer.





## SCENE SEPTIEME.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chasse, l'oïsel sur le poing. Elle est accompagnée de Seigneurs & Dames de sa Cour, de ses Varlets, du Grand Veneur & autres Officiers de sa Fauconnerie.*

## CHŒUR.

AH! que le tems, que le tems est beau!  
 Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à l'oïseau!

## BERTHE.

## ARIETTE.

A l'ombre de cet Alifier,  
 Écoutez-moi, jeunes Fillettes:  
 L'Amour est un franc Épervier,  
 Et vous en êtes  
 Les Fauvettes.  
 Par vos chants vous l'attirez,  
 Vous préparez  
 Vos défaites:  
 Il plane, plane dans l'air,  
 Vous endort avec ses aïles,  
 Et plus vite que l'éclair,  
 Vous prend dans ses serres cruelles.



L'Amour est un franc épervier ;  
 Gardez-vous de l'oublier :  
 Ecoutez moi , jeunes Fillettes ;  
 Retenez bien , jeunes Fillettes :  
 L'Amour est un franc épervier ,  
 Et vous en êtes  
 Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princesse , il est trop vrai ;  
 Je viens , pour mon malheur , d'en faire un triste  
 essai.

ARIETTE.

O Reine , foyez-moi propice ;  
 J'arrose vos pieds de mes pleurs.  
 Justice, justice, justice !  
 Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

Levez-vous , mon enfant. (*A part.*) Tout parle  
 en sa faveur.

(*Haut.*)

Qui peut causer votre douleur ?

MARTON.

Joyeuse , innocente & tranquille ;  
 Je portais des fleurs à la Ville ,  
 Quand un Chevalier *déloyal* ,

B üj



22 LA FÉE URGELE;

Subitement est venu me surprendre,  
D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre;  
Je ressens, à sa vue, un trouble sans égal.  
D'abord je songe à me défendre,  
Je veux le fuir, il arrête mes pas;  
Il veut baiser ma main, je ne le permets pas :  
Ma résistance augmente son audace.  
Ses yeux étaient ardents, sans cesser d'être doux;  
En vain je marque du courroux;  
Et malgré moi. . . .

BERTHE.

Malgré vous ?

MARTON.

Il m'embrasse.

J'ai beau me débattre & crier;  
Je vois tomber tout ce que j'allais vendre :  
Ce dégât doit faire comprendre  
Que mon honneur m'était plus cher que mon  
panier.

BERTHE.

Vous ferez bientôt satisfaite ;  
On punira cette témérité :  
Mais dites-vous la vérité ?

MARTON.

Ah ! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.



BERTHE.

En voyant votre sœur en peine,  
Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas ! ma bonne Reine,  
N'avait-il pas son Ecuyer ?

BERTHE.]

(*A des gens de sa suite.*)

Cherchez ce Chevalier, & que l'on me l'amene.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à Votre Majesté.

(*A Marton.*)

Quel sentier a-t-il pris ?

MARTON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté ?

(*A des gens de sa suite.*)

Affurez-vous de sa personne :  
Partez, courez avec ardeur.  
S'il se défend, montrez de la vigueur.

B iv



LA FÉE URGELE,  
MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR.

( *A Marton.* )

Eh ! vous êtes trop bonne.

( *A sa Suite.* )

Je vais voir, de cette hauteur,  
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.

( *Il sort.* )

( *On reprend le Chœur précédent.* )

Ah ! que le tems, que le tems est beau !  
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau.

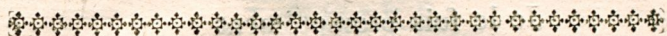
*Fin du premier Acte.*







## ACTE SECOND.



*La Décoration est la même.*

---

### SCENE PREMIERE.

LA HIRE *seul.*

ARIETTE.

**L**E maudit animal !  
Qu'il m'a donné de mal !  
Cette maligne bête  
S'en va , ta , ta , ta , ta :  
Je crie holà ! holà !  
Petit , petit , arrête , arrête ;  
Il m'attend tout exprès ,  
Et quand je suis tout près ,  
Ce beau cheval d'Espagne  
Hennit , part , ta , ta , ta , ta , ta ,  
Holà , holà , holà , la , la .  
Les gens de la campagne ,  
Vieux , jeunes & marmots ,  
Présentent leurs chapeaux ;



Mais par une ruade,  
 Mais par une escapade,  
 Il les campe tous là.  
 Je le saisis, il m'échappe :  
 Un homme noir le rattrape ;  
 Monte dessus, & s'en va,  
 Ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Je le fuis promptement  
 Voyant son entreprise,  
 Et j'arrive au moment  
 Que, joyeux de sa prise ;  
 Il allait prudemment  
 Visiter la valise.  
 Je me saisis du tout heureusement.

---

## SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

**A** cet affreux revers aurais-je dû m'attendre ?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh ! fatale rencontre !

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.

Ah ! Monseigneur...



COMÉDIE.

27

ROBERT.

Quel cœur pervers !

LA HIRE

Monseigneur... le cheval...

ROBERT.

L'aventure est affreuse !

LA HIRE.

Votre cheval.....

ROBERT.

Je suis au désespoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir  
Cette monture glorieuse.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir ?  
Inhumaine Marton !

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire :

Mais écoutez moi donc.

ROBERT *apercevant la Hire.*

C'est toi , c'est toi , la Hire ?

Marton est jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais son cœur est cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'est pas naturel.



28 LA FÉE URGELE,

Une Beauté ne semble naître  
Que pour rendre le monde heureux;  
Et la Nature, mon cher maître,  
Ne pouvait rien imaginer de mieux.

ROBERT.

Quand tu sçauras ma funeste aventure.....  
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc aussi.  
Je ne suis attaché qu'à vous dans la Nature,  
Si vous ne viviez plus, je m'ennuierais ici.

ROBERT.

Marton cause ma mort & satisfait sa haine.  
Pour chercher mon coursier, lorsque tu m'as  
quitté,  
Malheureuse étoile & me pousse & m'entraîne  
A le chercher par un autre côté;  
Quand des gardes m'ont arrêté  
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment ! devant son Tribunal ?

ROBERT.

Il est tout composé de femmes.

LA HIRE.

Ah ! la chose  
Ne tournera donc pas si mal.  
Vous pouvez gagner votre cause;  
Le Sexe est indulgent.



ROBERT.

Mon crime est capital,  
 Notre valeur ne doit être occupée  
 Qu'à protéger la Vertu, la Beauté;  
 C'est à l'ombre de notre épée,  
 Qu'elles trouvent leur sûreté.  
 Ici le Sexe est respecté,  
 Et lui ravir une faveur légère,  
 Un rien, contre sa volonté,  
 C'est une action téméraire,  
 Que l'on punit avec sévérité.  
 Marton m'a plu, mon cœur est tendre!  
 Je l'avouerai, ses appas m'ont tenté.  
 L'Amour m'a trop fait entreprendre  
 Contre un devoir que l'honneur a dicté;  
 Et devant cette Cour où l'on rend la Justice,  
 Qu'on nomme Cour d'Amour, l'inhumaine  
 Marton,  
 Qui s'est portée accusatrice,  
 M'assigne en réparation.

LA HIRE.

Quel est le châtement que la sentence porte ?

ROBERT.

La mort.

LA HIRE.

La mort! la réprimande est forte!  
 C'est votre faute aussi.

ROBERT.

Comment ?



LA FÉE URGELE,  
LA HIRE.

      Votre transport  
Était rempli d'un respect pitoyable;  
Avec timidité vous vous rendiez coupable:  
Il faut, en certains cas, avoir o ut-à-fait tort.

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiser  
Faut-il perdre la vie?  
Marton est si jolie  
Qu'on devait m'excuser.  
Qu'une Beauté nous plaise,  
On croit ne s'exposer  
Qu'à mourir d'aïse  
Pour un baiser.

Pour un baiser  
Faut-il perdre la vie?  
Marton est si jolie  
Qu'on devait m'excuser;  
Pour un baiser.

LA HIRE.

Si l'on vous traite ainsi, que fera-t-on de moi?

ROBERT.

La mort ne m'a jamais causé le moindre effroi;  
Je l'ai toujours bravée, en Chevalier fidèle  
A la gloire, à l'Honneur, aux Dames, à mon Roi.  
      Par une Sentence cruelle,  
      Marton poursuit la perte de mes jours:  
Si du moins je mourais en combattant pour elle,



Je ne gémirais point d'en voir finir le cours.  
Je sens que , malgré moi , je l'aimerai toujours.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti salutaire ;  
C'est de vous évader pour vous tirer d'affaire.

ROBERT *fierement.*

Non, non ; je ne sçais point vivre honteusement.  
Ma promesse n'est pas frivole :  
Des fers m'enchaîneraient moins fort que mon  
ferment,  
Je suis libre sur ma parole.

LA HIRE.

Oui ; mais vous risquez tout , si vous n'y manquez  
pas.

ROBERT.

Il n'est qu'un seul moyen qui me ferait absoudre ,  
Et me délivrerait de l'Arrêt du trépas :  
C'est une question qu'on me donne à résoudre ,  
Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle est-elle ?

ROBERT.

C'est de dire  
Ce qui séduit les femmes en tout tems.





32 LA FÉE URGELE;

LA HIRE.

C'est une question pour rire,  
Qui peut embarrasser tout au plus des enfans.

A RIETTE.

Ce qui séduit les Dames,  
Ce qui gagne leurs ames ;  
C'est un gaillard de bon aloi ;  
C'est moi.

Mon air d'allegresse

A part d'empêcher

La tristesse

D'approcher.

Je brille en chantant la tendresse ;

Je plais, j'amuse, j'intéresse,

Et je fais rire la Sageffe,

Quand elle est prête à se fâcher.

Ce qui séduit les Dames,

Ce qui gagne leurs ames ;

C'est un Amant de bonne foi,

C'est moi.

ROBERT.

Ta joie insulte à ma douleur extrême :

Je sens, dans ma position,

Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes

Déclarcir cette question.

LA HIRE.

Eh ! bien consultez-les

ROBERT.

J'en ai consulté mille,

Sans



Sans en être plus avancé.  
 L'une détruit ce que l'autre a pensé.  
 Elles ont leur secret ; c'est chose difficile  
 Que de sçavoir. . . .

LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts.  
 J'ai là-dessus quelque lumière ;  
 Je connais leurs goûts à-peu-près,  
 Depuis un tems je cours cette carrière :  
 Chargez moi de vos intérêts.

( On entend l'annonce de la Ronde du  
 Divertissement. )

En voilà justement qui m'ont l'air assez drôle :  
 Pour les interroger , saisissons ces instans :  
 Elles ne comptent pas jouer ici le rôle  
 D'Avocats consultants.

( On entend encore l'annonce de la Ronde. )

Voyez, Sire Robert ; des mines si jolies  
 Sont les oracles du Destin ;  
 Leur pouvoir vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nymphes gentilles ;  
 Un moment examinons-les.  
 On reconnaît toujours l'esprit des filles  
 Dans leurs amusemens secrets.

C



## SCENE TROISIEME.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

*Entrée de Villageoises galantes qui dansent en rond;  
sur un air gai & avec la plus grande légereté.*

LA HIRE à son Maître, après que les  
Villageoises ont dansé quelque tems.

**J**E vais leur parler ; laissez faire.

(Aux Villageoises.)

Beautés que la douceur accompagne toujours ;  
Votre pitié nous devient nécessaire ;  
Accordez à mon maître un juste & prompt secours,  
Ou bientôt il est mort.

ROBERT.

Hélas ! je désespère !

DENISE.

Que demandez vous ?

LA HIRE.

Excusez ;

C'est un homme perdu si vous le refusez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous sauver la vie ?

LA HIRE.

Vous le pouvez sans contredit,  
Ce qu'on vous demande est écrit  
Sur votre physionomie ;  
Vous connaissez les Dames, leur esprit,  
Leur caractère, leur génie,  
Et vous sçavez quel point les flatte & les séduit.



## COMÉDIE.

35

DENISE.

Mais, c'est selon leur fantaisie.

LA HIRE.

Oui, mais il en est un, (ou l'on nous trompe fort,)  
Sur lequel toutes sont d'accord.

DENISE.

Nous aimer sans l'oser dire,  
Sans prétendre à des faveurs;  
Chérir jusqu'à nos rigueurs,  
Être heureux de son martyre;  
Respect, Amour, rien par de-là;  
Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami la Hire?

LA HIRE *en secouant la tête.*

Ce n'est pas tout à fait cela.

*(Aux Villageoises.)*

Vous pourriez un peu mieux. . . un peu mieux  
nous instruire.

*(La Danse recommence, & toutes les Villageoises,  
sans répondre, passent devant la Hire & Robert.  
La Hire veut arrêter une des Villageoises qui lui  
donne un soufflet. Les Villageoises, en se retirant,  
laissent voir à leur place une petite vieille ratatinée  
qui s'avance vers ROBERT.)*

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure;  
Mais je vais suivre l'aventure.

*(Il sort.)*

Cij



SCENE QUATRIEME.

LA VIEILLE, ROBERT.

**B**EAU Chevalier, quoi ! vous perdez courage !  
Faut-il être plaintif & faible à ce point-là ?  
Cela ne convient pas, vous avez tort, on a.....  
Bien des ressources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mere, hélas ! si vous sçaviez.....

LA VIEILLE.

Oh ! je sçais tout sans que vous le disiez.  
J'aime à sçavoir chaque mystère :  
Quand on est vieille, on n'a rien de meilleur à  
faire.

A parler des Amans j'occupe mon loisir ;  
Non pour les censurer, ni leur porter envie ;  
Mais pour semer des fleurs sur l'hyver de ma vie,  
Et pour le réchauffer aux rayons du plaisir.

ROBERT.

De mon malheureux sort, vous êtes donc instruite ?

LA VIEILLE.

Je n'y pense qu'avec effroi :  
Cela peut cependant ne point avoir de suite ;  
Vous le pouvez.



ROBERT.

Comment me soustraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite

Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez-vous soupçonner qu'elle soit équivoque ?

Dissipez mes périls, je vous consacrerai

Tous mes jours que je vous devrai ;

Mon cœur à chaque instant en chérira l'époque ;

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrais pas ;

Je ne reconnais plus les hommes.

Ah ! mon enfant, dans le siècle où nous sommes

Les jeunes gens font bien ingrats !

ARIETTE.

C'est une misère

Que nos jeunes gens !

L'âge dégénère ;

Ah ! le pauvre tems !

Quand j'étais dans ma jeunesse ,

Que les Amans

Étaient charmans !

Qu'ils avaient de politesse !

Ils étaient ardens ,

Pressans.

On n'en voit plus de cette espèce ;

On n'en voit plus de si galans.

Ah ! le pauvre tems !

Chacun difait : ah ! qu'elle est belle !

C iij



## LA FÉE URGELE;

Et me jurait amour fidele.  
 A présent, eh ! bien, eh ! bien.....  
 On ne me dit plus rien, rien,  
 Rien.

Il n'est plus d'amour sincere,  
 Il n'est plus de cœurs constans:

L'âge dégénere ;

Ah ! le pauvre tems !

Tout est vanité,

Faste sans largesse,

Plaisir sans gaieté,

Amour sans tendresse.

Leur délicatesse

Est dans leur santé.

Ah ! ah ! ah ! ah ! sur mes vieux ans,

Quel pauvre tems !

ROBERT.

Je blâme leur légereté,

Et sur-tout leur ingratitude.

LA VIEILLE.

Hom ! la reconnaissance est une qualité

Dont on n'a pas aisément l'habitude.

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude ;

Vous en rendre certaine est tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.

Vous semblez né pour attendre nos ames ;

Et j'aurois du regret qu'un Chevalier si preux

Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux ;

Faute de bien sçavoir ce qui séduit les Dames.



COMÉDIE. 39

ROBERT.

Vous vous en souvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, soyez en repos.

Beau Chevalier, vous pouvez croire  
Qu'il est certains points capitaux,  
Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & sans perdre un instant,  
Découvrez-moi ce secret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes sûretés.

ROBERT.

Vous ferez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un serment sacré,  
A former, à tenter, à finir à mon gré  
L'entreprise la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.

Quelque péril qui m'environne,  
Et quelque monstre qui m'étonne,  
Je vaincrai la difficulté.

Prenez mon gant; voilà le gage  
Que nous donnons pour nous lier;

( Il donne son gant à la vieille. )

Et pour vous assurer encore davantage,  
J'en jure foi de Chevalier.

( Il tire son épée, & la remet dans le fourreau,  
après avoir fait le serment. )

Civ



40 LA FÉE URGELE.

LA VIEILLE.

Je suis contente ; allons au Tribunal de Berthe.

Fameux guerrier , prenez-moi par la main.  
Je me fais un plaisir d'empêcher votre perte ;  
Je vous révélerai le secret en chemin.

*D U O dialogué.*

ROBERT.

Que voulez-vous ?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel est ce prix ?

LA VIEILLE.

Mon fils , mon fils.....

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaissance

Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon assistance

Vient à bout

De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance

La récompense

Que vous desirez. !

LA VIEILLE.

Vous le sçauvez.

ROBERT.

Ordonnez , ordonnez ,

LA VIEILLE.

Venez , venez.

*Fin du second Acte.*





## ACTE TROISIEME.



*Le Théâtre représente la grande salle où se tient  
la Cour d'Amour & de Beauté. La Reine BERTHE  
se place sur son Tribunal. Les vieilles Dames  
du Conseil occupent les premiers rangs, & les  
jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.*

---

### SCENE PREMIERE.

BERTHE, L'AVOCATE  
GÉNÉRALE, LES CONSEILLERES,  
L'HUISSIERE.

BERTHE à l'Avocate Générale.

**A**VOCATE, parlez & remplissez l'emploi  
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.  
L'AVOCATE aux vieilles.

O vous qui de tendresse avez fait votre cours,  
Vous dont l'âge & l'expérience  
Vous donnerent la connaissance



42 LA FÉE URGELE,

Des ruses des Amans, & de tous leurs détours,  
Secourez-nous de vos lumieres :

Dans cette Cour d'un auguste appareil,  
Que vos places soient les premieres ;  
Présidez à notre Conseil.

(*Elles se placent à côté de la Reine.*)

(*Aux jeunes.*)

Et vous que les Graces ont faites  
Pour plaire & briller sans atours,  
Jeunes, gentilles *Bachelettes*,  
Dans le doux Conseil des Amours ;  
A votre Tribunal affable  
Que l'indulgence trouve accès :  
A la Cour d'Amour, tout procès  
Doit se juger à l'amiable.

(*Elles se placent aussi.*)

Premiere VIEILLE.

C'est en vain qu'un plaideur rusé,  
Près de nous voudrait se produire.

Seconde VIEILLE.

Malheur à l'homme assez osé,  
Qui tenterait de nous séduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts ;  
Interprétons la lettre, apprécions les gloses ;  
Et sans prévention pesons les intérêts.

Que l'Huissiere appelle les causes.

L'HUISSIERE.

Licidas demandeur,  
Philinte défendeur.



## SCENE SECONDE.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

ARIETTE.

**A**NNETTE reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette est ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré sa tête.

PHILINTE.

Et les fleurs de la sienne ont tissé mes cheveux.

J'ai sa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux est plus heureux ?

BERTHE.

Tous les deux, &amp; ni l'un ni l'autre.

Quittez Annette,

Elle est coquette :

Suivant nos loix on doit la condamner ;

Une Fillette

Sage &amp; discrète

Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIÈRE.

Lifette complainante au sujet de Lucas ;

Thérèse contre Blaise, &amp; pour le même cas.





## SCENE TROISIEME.

THÉRESE, LISETTE.

THÉRESE.

**U** ARIETTE.  
 N loup, le soir, dans la prairie,  
 Prit ma brebis la plus chérie,  
 Et malgré mes cris l'emporta;  
 C'est que Blaise n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paissait dans la plaine;  
 Nous étions près d'une fontaine;  
 Un de mes agneaux y tomba:  
 Je n'en vis rien; car Lucas était là.

THÉRESE.

Comment me défendrez-vous?

LISETTE.

Quand je le vois, je suis distraite.

THÉRESE.

C'est sa faute; il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort; il était là.

ENSEMBLE.

THÉRESE. C'est sa faute; il n'était pas là.

LISETTE. Il a grand tort; il était là.

BERTHE.

Pour que Lisette  
 Sois moins distraite,  
 Sans différer qu'elle épouse Lucas.  
 Pour fixer Blaise  
 Près de Thérèse,  
 Nous ordonnons qu'il ne l'épouse pas.



## SCENE QUATRIEME.

ROBERT, L'HUISSIERE, BERTHE, LES  
CONSEILLERES, *Les Acteurs précédens.*

L'HUISSIERE.

**R**OBERT accusé par Marton.

BERTHE.

Son sort me fait pitié.

UNE DES CONSEILLERES.

J'en ai l'ame faisie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

J'aime sa physionomie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

Il mérite sa grace, étant si beau garçon.

BERTHE.

Approchez, Chevalier; votre air noble & modeste

Me fait gémir sur la nécessité

Qui m'a dicté

Une Sentence si funeste;

Il n'est qu'un seul moyen d'éviter votre Arrêt.

Chevalier pouvez-vous résoudre

La question qui va vous perdre ou vous absoudre?

En un mot avez-vous trouvé ce qui nous plaît ?



## LA FÉE URGELE,

ROBERT.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames,  
 N'est pas facile à définir.  
 Il faudrait pénétrer leurs ames ;  
 Et comment y parvenir ?  
 A chaque instant leur goût varie :  
 Un seul point flatte leur envie,  
 Un point qui doit les réunir ;  
 Je vais le dire : [ *bis.* ]

Plaire, charmer, séduire,  
 Est un bonheur dans leur printems ;  
 Mais gouverner, avoir l'empire,  
 Est leur plaisir dans tous les tems.

BERTHE *avec le Chœur.*

Il triomphe : qu'il soit abfous ;  
 L'Amour le réserve pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Œdipe, dans ce jour,  
 Votre esprit pénétrant vous a sauvé la vie.

BERTHE.

Modèle glorieux de la Chevalerie,  
 Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté je reprends mon armure ;  
 J'emploierai l'un & l'autre à servir votre État.  
 C'est par des actions d'éclat  
 Que, de mon zèle ardent, je veux vous rendre sûre.



## SCENE CINQUIEME.

LA VIEILLE, *Les Acteurs précédens.*

LA VIEILLE à Robert.

ARIETTE.

TOUT doucement,  
 Plus lentement :  
 Mon cher enfant ,  
 Vous êtes triomphant ,  
 J'en ai toute la gloire ;  
 Et vous devez ,  
 Si vous avez  
 Bonne mémoire ,  
 Beau Chevalier ,  
 M'en bien payer.  
 Oyez ,  
 Ayez

*Reminiscence.*

Sans vous fâcher ,  
 Je viens chercher  
 Ma récompense.

L'AVOCATE.

Comment donc ! que vient nous conter  
 Cette figure furannée ?

ROBERT à l'Avocate.

Gardez-vous de la maltraiter.

*(A la Reine.)*

Grande Reine , elle seule a fait ma destinée.



48 LA FÉE URGELE,  
LA VIEILLE.

Oui, par mes soins, l'affaire est terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton;

On lui doit réparation;

LA VIEILLE.

Oh! Marton! Marton est contente.

J'ai son désistement, sa procuration;

Et c'est moi qui la représente.

L'HUISSIERE.

Paix là; faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement se passe.

Marton, en l'accusant, voulait qu'on lui fit grace.

Qui ne la ferait point à ce preux Chevalier?

Jeunesse est une excuse; on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas, ma bonne & chere amie?

BERTHE.

Apprenez moi par quel moyen

Elle a pu, du péril, garantir votre vie?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout & sans supercherie;

J'aime à parler, c'est tout mon bien.

Quand j'ai sçu l'affreuse disgrâce,

Qui de ce Chevalier causait le désespoir,

Je m'en suis approchée exprès pour le mieux  
voir.

C'est le profit de ceux dont la vue est trop basse.

Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir:

Son



COMÉDIE. 49

Son trouble, son air doux, & son gentil langage  
M'ont fait sentir que ce serait dommage  
De laisser mourir sans secours  
Un beau Chevalier dont les jours  
Pour ceux d'autrui seraient un avantage.  
Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,  
(Serment de Chevalier ne peut être frivole :)  
Il a tiré de moi notre secret,  
Et je viens le sommer ici de sa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau Plaidoyer ?  
Parlez, illustre Chevalier.

ROBERT.

La Vieille, en cet instant, vient de dire à la lettre  
L'exacte & simple vérité :  
Quand je sçaurai quelle est sa volonté,  
Ma gloire & mon devoir feront de m'y soumettre.

LA VIEILLE.

Eh bien donc ! réjouissez vous,  
Mon doux ami ; vous ferez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur !

LA VIEILLE.

Cette épithalame  
N'est pas fade ; mais vous verrez  
Qu'avec le tems vous m'aimerez.  
Prenez donc par la main votre petite femme.

D



50 LA FÉE URGELE,

ROBERT.

Sur cet affreux objet jeter un seul regard!  
Ah! j'aime mieux subir ma première Sentence.

BERTHE.

Bonne mère, à vos droits la Cour ayant égard,  
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en sortant.*

O Ciel! à quel malheur me trouvais-je réduit  
LA VIEILLE, *en le suivant.*

Tu n'échapperas pas : va, ta Vieille te fuit.

BERTHE.

C'en est assez; terminons la Séance,  
Et de nos Provençaux que la Fête commence.

---

## DIVERTISSEMENT

DES PROVENÇEAUX.

*Pendant le Divertissement on voit ROBERT qui traverse le Théâtre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes Filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui paraît en même tems. La Vieille interrompt la Fête par la Romance qui suit.*

L'avez-vous vu, mon bien Aimé?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé,

D'amour je sens la flamme.



## COMÉDIE.

51

Gentils objets, charmans & doux ;  
Il est peut-être parmi vous.

Rendez-le moi ,

Il a ma foi.

C'est moi qui suis sa femme :

Rendez-le moi ,

Il a ma foi.

Je suis sa noble Dame.

Sans doute vous le charmerez ;

Mais, *toutes tant* que vous ferez ;

Vous ne saurez ,

Vous ne pourrez

L'aimer , l'aimer d'amour extrême ;

Et tout ainsi que je l'aime.

L'avez-vous vu , mon bien-Aimé ?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé ;

D'amour je sens la flamme.

Est-il ici ,

Mon seul fouci ?

Est-il ici ,

Mon bel Ami ?

Si vous l'oyez ,

Si le voyez ,

Vous en aurez envie.

Hélas ! hélas !

Ne m'ôtez pas

Le bonheur de ma vie.

Dans ses regards est la fierté ;

Noble franchise & loyauté.

Fleur du matin

Est sur son tein ,

Et dans son cœur est l'honneur même :

C'est aussi vrai que je l'aime.

Dij



52 LA FÉE URGELE.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé;  
Il a ravi mon ame.  
Mon tendre cœur s'est ranimé,  
D'amour je sens la flamme.

Pourquoi ces ris  
Et ces mépris ?  
Eh bien ! eh bien !  
Ce n'est pas bien :  
Mais j'ai l'espoir  
De le revoir,  
C'est ce qui me console ;  
Oui, je m'en vais :  
Il est Français,  
Il tiendra sa parole (\*).

*A ce mot ROBERT s'avance vers la Vieille, lui  
présente la main & se retire avec elle.*

*( La Fête continue. )*

(\*) En ce tems-là les Chevaliers Français tenaient leur parole en amour.

---

*On peut retrancher, si l'on veut, cette Romance, qui n'est placée  
ici que pour couper le Divertissement.*

*Fin du troisième Acte.*







## ACTE QUATRIEME.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une pauvre Cham-  
miere : on voit, d'un côté, une vieille table à demi  
rompue ; quelques escabeaux délabrés, & dans  
le fond un grabat (\*) entouré d'une mauvaise  
courline (\*\*).

---

### SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

*Robert est au bout de la table, la tête appuyée sur  
ses deux mains.*

LA HIRE.

**C**ETTE maison n'est ni riche ni vaste ;  
Et notre Vieille ne doit pas  
Redouter le soupçon de donner dans le faste.

---

(\*) Châlit, Couchette.

(\*\*) Rideaux.



54 LA FÉE URGELE,

ROBERT.

Quelle est ma destinée ! hélas !

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre.  
N'êtes vous pas heureux, ayant eu tout à craindre ?  
Allons, montrez un esprit fort :  
Beaucoup de jeunes gens envieraient votre sort.  
Pour qui n'a rien, une Chaumière  
Devient la demeure d'un Roi ;  
Une lampe est un lustre éclatant de lumière.  
Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh ! pourquoi  
Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage ?

LA HIRE *avec attendrissement.*

Ah ! bien loin de vous affliger,  
Je voudrais de grand cœur pouvoir vous soulager ;  
Votre épouse paraît, le devoir vous engage.....  
Mon cher maître, prenez courage.





## SCENE SECONDE.

LA VIEILLE , ROBERT , LA HIRE.

LA VIEILLE *portant un panier à son bras.*

**N** ARIETTE.  
 Nous allons ici  
 Souper tête-à-tête,  
 Mon doux Ami.  
 Pour moi quelle fête !  
 J'apporte à mon bras  
 Le petit repas.  
 Ces mets  
 Sans apprêts  
 Ne sont pas  
 Délicats ;  
 Mais  
 Un repas frugal  
 Est un régal,  
 Quand l'Amour l'affaisonne,  
 Le Plaisir donne  
 Du goût  
 A tout.  
 Ah ! ah !  
 Voilà  
 La petite bouteille  
 De fine liqueur ,  
 Qui réveille , réveille ;  
 Réveille le cœur.  
 Après le repas,  
 Ah ! ah ! ( n'est-ce pas ? )  
 La petite bouteille  
 De fine liqueur ,  
 Réveille , réveille ,  
 Réveille le cœur.

Div



56 LA FÉE URGELE;

ROBERT.

Madame....

LA VIEILLE.

Quel air froid! seriez-vous un ingrat?  
Vous, vous qui sur l'honneur êtes si délicat.

LA HIRE.

Ah! si mon maître a peine à rompre le silence;  
C'est qu'il ne trouve point de termes assez forts  
Pour. .... & n'en trouvant point alors....  
L'excès de sa reconnaissance....

Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Eh! je l'en aime mieux;  
Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance.  
Le jour qu'on se marie, on doit être joyeux.  
Soyez gai, Chevalier.

(*La Vieille tire de son panier les provisions;  
& prépare la table.*)

ROBERT.

Je suis né sérieux;

(*A la Hire.*)

Prends mon cheval & mon armure,  
La Hire; je t'en fais présent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*  
Un plat de buis sera comme un plat d'argent...

ROBERT.

Annonce à mes pareils ma funeste aventure,  
L'état affreux où je suis à présent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts  
du repas.*

Et lorsqu'on est heureux, on n'est point indigent.



COMÉDIE.

57

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu, la Fortune seconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait, mon ami, souviens-toi.  
Il n'est plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous soupirez, & je ne sçais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'est pas des plus cruelles ;  
Oui, ne désesperez de rien.  
Je ne veux pas troubler votre entretien ;  
Je reviendrai bientôt sçavoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage  
Doit affronter tous les dangers ;  
Les vents, la tempête & l'orage ;  
Pour lui sont des maux passagers.  
Au-dessus d'une ame commune,  
Par sa mâle intrépidité,  
Il doit ramener la Fortune,  
Et subjuguier l'Adversité.

Un Chevalier plein de courage, &c.





SCENE TROISIEME.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.  
**M**ON ami, mettons-nous à table;  
 Nous allons faire un repas agréable.

Çà, placez-vous à mon côté.

Vous vous obstinez à vous taire ?

Je n'aime point la taciturnité,

Et je prétends, fans vous déplaire ;

Refondre votre caractère :

Vous êtes un enfant gâté.

*(Tout en lui parlant, elle lui attache un bouquet.)*

ROBERT.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon ! bon ! votre âge n'est rien.

Si je pouvais changer le mien,

Je vous trouverais plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge est le même ;

Et qu'on est jeune tant qu'on aime.

Qui dit vieillesse, dit insensibilité.

Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante ;





Nous tombons , en naissant , dans la caducité ;  
 Mais cette flamme active & pénétrante ,  
 L'Amour, ce vrai présent de la Divinité ,  
 Dans nos cœurs qu'il échauffe , arrête la jeunesse ;  
 Il conserve , il nourrit le feu de nos beaux ans ,  
 Et sçait soustraire la vieillesse  
 A la rapidité du tems.

ROBERT , *à part.*

Ce paradoxe est vraisemblable ;  
 Elle pourrait persuader ,  
 Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre esprit est équitable ,  
 Vous êtes de mon sentiment ;  
 Qu'avez-vous à répondre à mon raisonnement ?

ROBERT , *avec un peu plus de douceur.*

Que vous êtes fort respectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards ,  
 A son époux adresse ses regards ;  
 Pour lui plaire , fait la moindre circonstance.  
 Sa maison seule occupe tous ses soins :  
 Elle épargne , l'époux dépense ;  
 Elle n'est pas coquette , & comme on lui doit  
 moins ,  
 Elle a plus de reconnaissance.



60 LA FÉE URGELE;

ROBERT.

Oui ; mais je crois qu'on l'en dispense.

LA VIEILLE.

Je ne suis pas si fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaisir à l'écouter ;

(*Haut, avec sentiment.*)

On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh ! mon enfant, voilà tout ce que je demande.  
Dans l'âge de l'amour fait-on en profiter ?  
Le Plaisir à nos yeux brille pour disparaître ;  
On dissipe le tems souvent sans le connaître,  
Quand on s'en apperçoit on ne peut l'arrêter :  
L'âge de l'amitié, c'est l'âge où l'on moissonne ;  
C'est l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.  
Le tems augmente encor les présens qu'elle donne,  
Et sans cesse on jouit au lieu de regretter.

ROBERT.

Oui, mais.....

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle ;  
Vous voudriez lui consacrer vos jours.  
Si j'étais jeune & jolie autant qu'elle,  
Vous feriez le serment de m'adorer toujours.



## COMÉDIE.

61

ROBERT.

Ah! oui, toujours, toujours.

LA VIEILLE.

Oui; mais si quelque orage  
Flétrissait, détruisait la fleur de mon printems;  
Si j'essuyais des ans l'infailible ravage,  
Que deviendraient tous vos sermens?

ROBERT.

Alors.....

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède,  
Et scrupuleusement garderiez vous la foi  
A Marton, devenue aussi vieille, aussi laide  
Que je le suis? regardez-moi.

ROBERT *la regarde & détourne les yeux  
aussitôt.*

Cette épreuve serait terrible.....  
Si Marton devenait .... la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah! j'entends; pour vos feux, l'écueil serait fatal.  
Voilà ce Chevalier généreux & loyal,  
Devenu parjure & volage.

ROBERT.

Eh!....



LA FÉE URGELE;  
LA VIEILLE.

Votre gloire en souffrirait;  
Mais si vous me rendiez hommage,  
Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

ROBERT.

Il est vrai..... mais.....

LA VIEILLE.

Toutes les bonnes Dames  
Qui de la Reine Berthe embellissent la Cour,  
Graveraient votre nom dans le fond de leurs ames,  
Placeraient votre buste au Temple de l'Amour.  
Votre fidélité célébrée & chérie  
Annoncerait en tout pays  
Le modèle parfait de la Chevalerie.  
Hem ! m'entendez-vous, mon cher fils ?

ROBERT, *se levant.*

Ah ! ma Bonne, pourquoi me forcer à vous dire  
Que Marton sur mon cœur conserve son empire ?  
Pour attaquer mes jours, je sçais ce qu'elle a fait,  
Mais malgré sa trame cruelle,  
Son ascendant l'emporte & triomphe toujours ;  
Vous avez conservé mes jours,  
Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en est trop, je ne puis endurer tes mépris :  
Je pourrais te citer au Tribunal de Berthe.



De ta déloyauté tu recevrais le prix ;  
Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me font chers ; mais songez.....

LA VIEILLE.

Laisse-moi.

(*La Vieille va s'asseoir sur le grabat.*)

Ne me fais pas ; va, je te rends ta foi :  
Applaudis-toi de ton ouvrage.  
Je cède à mon destin affreux ;  
Je m'affaiblis.... la mort vient obscurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes sens sont émus de cette triste image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille, hélas !  
Elle souhaite, au lieu de venger son trépas,  
Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je ?

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir, grands Dieux !  
Il termine mes jours, rendez les siens heureux.  
Adieu, cruel, adieu : j'expire & je t'adore,  
Lorsque tu me perces le cœur.



64 LA FÉE URGELE,

Dans mes derniers momens, j'ai la faiblesse encore  
De craindre que ma mort ne te porte malheur.

(*La Vieille fait tomber la Courtine pour se cacher  
aux yeux de Robert.*)

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable Bonne;  
La perte de vos jours causerait mon trépas.  
Disposez de mon fort... Marton que j'abandonne...  
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne;  
Oui, je jure....

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

---

SCENE CINQUIEME.

ROBERT, LA FÉE URGELE *sous les traits de*  
MARTON, ROBINETTE, NYMPHES  
*de la Suite d'URGELE.*

(*Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la  
Chaumière est transformée en un Palais ma-  
gnifique, & la Fée Urgele paraît sur un trône  
brillant, environnée de Nymphes de sa suite.*)

O ROBERT.  
Ciel! quel éclat m'environne!

LA



COMÉDIE.

65

LA FÉE URGÈLE.

ARIETTE.

Fidèle Amant, foyez heureux.  
Mon cœur est satisfait de votre obéissance ;  
Vous avez rempli tous mes vœux.  
Venez, partagez ma puissance.

Fidèle Amant , foyez heureux , &c.

ROBERT.

Que vois-je ! c'est Marton ! ô Dieux ! par quel prodige ! ...

---

SCENE SIXIEME & dernière.

LA HIRE ET DES CHEVALIERS *amis de*  
ROBERT. LA FÉE URGELE *sous le nom*  
*de MARTON , ROBINETTE. Les*  
*Auteurs précédens.*

LA HIRE *suivi des Chevaliers errans , amis*  
*de ROBERT.*

J'AMENE ici vos Chevaliers.... où suis-je ?

LA FÉE URGELE *à Robert.*

J'ai trop joui de ton erreur.

La Vieille était Marton , & Marton est Urgele ,

E



66 LA FÉE URGELE;

Des braves-Chevaliers, protectrice fidelle.  
Depuis long-tems j'admirais ta valeur,  
Et je sentis bien-tôt qu'en admirant on aime.  
Sous des traits différens, quand j'éprouvais ton  
cœur,  
En te cachant mon rang & ma grandeur,  
Je voulais ne devoir mon amour qu'à moi-même.

LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable;  
Et mes feux sont plus forts que mon ambition;  
A mes regards surpris la Fée est respectable:  
Mais je suis plus content de retrouver Marton.

LA FÉE.

A la Beauté tout rend les armes;  
Mais il est des biens plus flatteurs.  
Pour fixer, enchaîner les cœurs,  
L'esprit, les sentimens valent mieux que les  
charmes;  
Les fruits durent plus que les fleurs.

*(Robert présente la main à la Fée pour la conduire  
à son trône, & se place à côté d'elle.)*

ROBINETTE.

La Hire, je suis Robinette.



LA HIRE.

Un peu forcier aussi : qu'importe ? je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure est complete.

ROBINETTE.

Oui , mais ne foyez plus des Chevaliers errans.

DUO.

ROBERT, LA FÉE.

Jouïssons d'un bonheur suprême ;

L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR.

Jouïssiez d'un bonheur suprême ;

L'Amour couronne votre ardeur.

LA FÉE.

A tous les biens je préfère ton cœur ;

C'est pour toujours , oui , pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorsque j'ai votre cœur ;

C'est pour toujours , oui , pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime , &amp; la Hire a mon cœur.

Je l'aimerai toujours , toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur :

Attrapez-nous toujours , toujours de même.

LA FÉE.

ROBERT.

ROBINETTE.

LA HIRE.

}	Jouïssons d'un bonheur suprême ,
}	L'Amour couronne notre ardeur.



## LA FÉE URGELE.

CHŒUR à *Robert.*

Jouissez d'un bonheur suprême ;  
L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur ;  
Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouissez d'un bonheur suprême ;  
L'Amour couronne votre ardeur.

[ *Les Chevaliers Errans dansent avec les Nymphes de la Suite de la FÉE URGELE, & viennent rendre hommage à ROBERT & à la FÉE; ce qui forme un Ballet qui termine la Pièce.* ]

F I N.

## A P P R O B A T I O N.

**J**AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier,  
*la Fée Urgele, Comédie-Ballet ; & je crois qu'on peut*  
en permettre l'impression. A Paris, ce 29 Novembre  
1765. M A R I N.

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent aux Oeuvres  
de l'Auteur.*



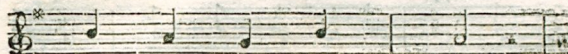
## AIRS.

*De la Fée Urgèle.*

No. 1.



C'EST u - ne mi - se - re



Que nos jeu - nes Gens,



L'a - ge dé - gé - ne - re,



Ah ! le pau - vre tems, le pau - vre



tems, le pau - vre tems, le pau - vre



tems ! Quand j'é - tais dans ma jeu -



nef-fe Que les A - mians Etaient char -

F

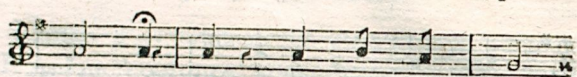




mans ! Qu'ils a - vaient de po - li - tef - fe !



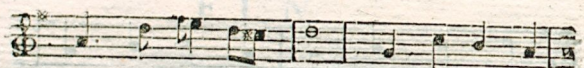
Ils é - taient ardens , ardens, Prefsans, pref -



fans. Ah ! ah ! On n'en voit plus



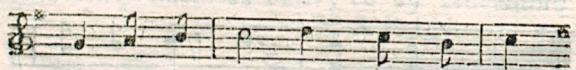
de cette ef - pe - ce, On n'en voit



plus de fi ga - lans. Ah ! le pauvre



tems, le pau - vre tems, le pauvre tems !



Chacun di - fait : Ah ! qu'elle est belle !



Et me ju - rait Amour fi - de - le ;





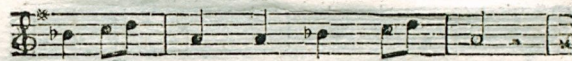
A pré-sent. Eh! bien, eh! bien, On



ne me dit plus rien, rien,



rien, Il n'est plus d'amour fin - ce - re,



Il n'est plus de cœurs conf - tans,



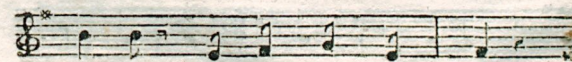
L'âge dé - gé - ne - re, Ah! le pau - vre



tems, le pauvre tems, le pauvre tems!



Tout est va - ni - té. Faf - te fans lar -



gef - fe, Plai - sir fans gai - té,





Amour fans tendref-fe; Leur dé-li-ca-



tes-fe Est dans la fan-té.



Ah! ah! ah! ah! sur mes vieux



ans Quel pauvre tems, quel pauvre



tems, quel pau-vre tems!

N<sup>o</sup>. 2.



Nous al-lons i-ci Sou-per tête à

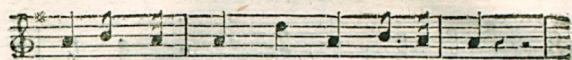


tête, Mon doux Ami, Pour moi quelle



fê-te! J'ap-orte à mon bras Le

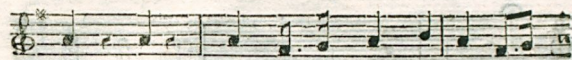




pe-tit re - pas, le pe-tit re - pas



Ces mets Sans apprêts Ne sont pas dé - li -



cats, Mais, mais un re - pas frugal Est



un ré-gal Quand l'amour l'as-fai-sonne,



Quand l'amour l'as-fai-sonne, Le plai-sir



don-ne du goût: A tout. Ah! ah! Voi-



là, voi-là, voi-là la pe-ti-te bou-



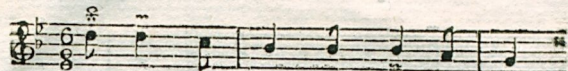
teil-le De fi - ne li-queur Qui ré -



veil-le, ré-veil-le, ré-veil-le Le  
 cœur Après le repas, N'est-ce pas ? n'est-ce  
 pas ? Voi-là, voi-là, voi-là la pe -  
 sti-te bou-teil-le De fi-ne li -  
 queur Qui ré-veil-le, ré-veil-le, ré-  
 veil-le Le cœur, Qui ré-veil-le, ré -  
 veil-le, ré-veil-le Le cœur, Qui ré -  
 veil-le, ré-veil-le, ré-veil-le le cœur.



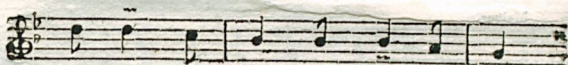
## ROMANCE.

N<sup>o</sup>. 3.

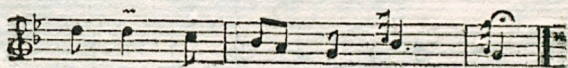
L'AVEZ-VOUS vû mon bien-ai - mé?



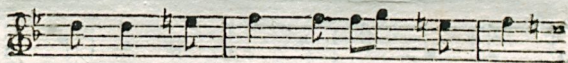
Il a ra - vi mon a - me!



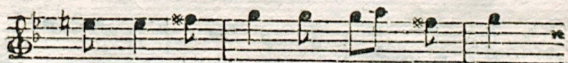
Mon ten - dre cœur s'est ra - ni - mé,



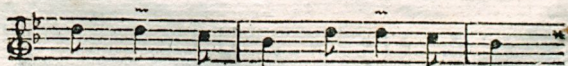
D'a-mour je sens la flam - me.



Gen-tils ob-jets, charmans &amp; doux,



Il est peut ê - tre par - mi vous?



Ren-dez - le moi, Il a ma foi,





C'est moi qui suis fa - fem - me,



Ren - dez - le moi, Il a ma foi,



Je suis fa no - ble Da - me.



SANS dou - te vous le char - me - rez,



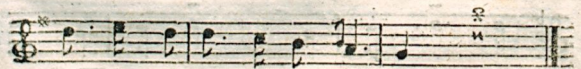
Mais tou - tes, tant que vous se - rez



Vous ne fau - rez, Vous ne pour - rez



L'ai - mer, l'aimer d'amour ex - trê - me,



Et tout ain - si que je l'ai - me. L'AVEZ, &c.



MS: 108940

S

De 3328<sup>h</sup>

X2583734





108940

§







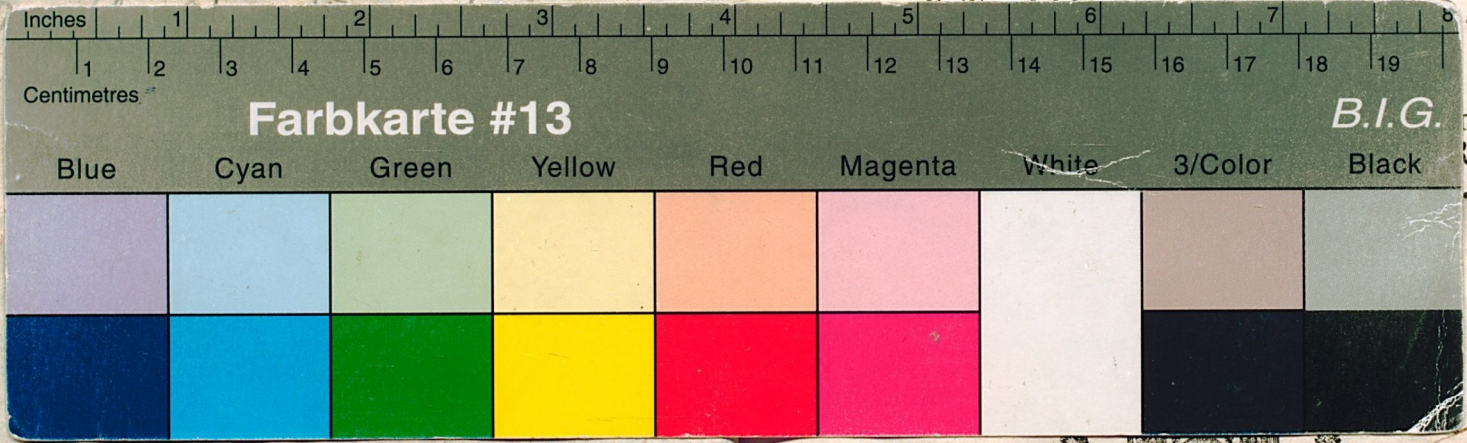






0040  
aut. idus. Genève; Pellerin 1767  
DE 1773 (1774)

LA FÉE URGELE,  
OU  
CE QUI PLAIT AUX DAMES,  
COMÉDIE  
EN QUATRE ACTES;



Rad.  
C. f. Rés. ref. 3495 (10)



A PARIS,  
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous  
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.  
Avec Approbation & Privilège du Roi.

*Don*  
*[Signature]*

